

## STRUCTURE D'ÉQUIVOQUE ET LIBERTÉ SPIRITUELLE

Une structure d'équivoque, manifeste ou cachée, est dans la condition humaine. Certaines formes visibles se prêtent à l'inversion, nos sentiments vivent de s'interroger sur leur valeur et sur leur réalité même, Pascal demande : « Ne suis-je rien ? Suis-je Dieu ? » L'équivocité éclate dans l'alternative morale et le drame se dénoue dans une liberté spirituelle au delà de tout regard curieux. Nous nous proposons de faire entrevoir quelques aspects de l'ambiguïté inhérente à la perception morale.

I. PROSPECTION OU RÉFLEXION ? Nous nous sentons libre dans deux mouvements inverses : celui de la conquête qui nous jette vers les biens visibles, et celui de la réflexion qui nous fait prendre position hors de ces biens et les juger d'un regard détaché. Mais il n'y a de liberté spirituelle que si nous pouvons surmonter cette opposition. Séparée du mouvement réflexif, la pensée prospective ne serait qu'avidité, et cette avidité, illusion de liberté. Sans retour aux onéreuses prospections de l'agir, la liberté réflexive ne pourrait que s'éteindre dans un indéfini refus de vivre, alors que sa fonction véritable est d'exprimer dans la vie elle-même cette grandeur de détachement qui la constitue.

II. OBLIGATION OU ASPIRATION ? L'acte d'intellection, dans sa pureté noétique qui surmonte tout objet, est l'affirmation même de la liberté de la pensée, c'est-à-dire d'une grandeur au delà de toutes les déterminations aussi bien du penser que de l'agir. De même que le *Je* se fait objet et se projette en *Moi*, la liberté réflexive se propose à elle-même comme objet ; l'obligation morale est dans l'ordre de l'agir la détermination pour l'indéterminé, c'est-à-dire pour cette liberté réflexive et détachante du réel. Elle est donc déjà une forme de réflexion projetée dans l'ordre de l'agir : projection à vide, puisque l'acte n'est pas encore accompli, pur projet d'agir.

Mais il faut compter avec la nature sensible, avec tout ce qui est en nous-même afférent et donné. Cette première forme de projection idéale, en quoi consiste l'obligation, se projette à son tour dans ce monde d'appétits et s'y exprime sous la forme de l'aspiration qui peut bien émerger des forces de la nature et s'y exprimer en les captant et les métamorphosant, mais qui ne serait rien de ce qu'elle est indépendamment de l'idéalité de l'obligation. De sorte que l'aspiration se présente à cet égard comme une projection au second degré, ce qui montre encore mieux l'impossibilité de confondre l'attrait spirituel avec un simple mouvement de la nature.

En cette proximité même entre l'idéal et le réel, nous ne pouvons savoir dans quelle mesure notre action est « morale ». Car tantôt l'aspiration est plus proche de la nature et presque en deçà de l'obligation, tantôt elle se situe déjà au delà, dans un essor reconquis, qui pourtant ne serait pas si jamais elle n'avait passé par l'obligation. Celle-ci est comme un crête, un sommet sans dimension : passage à un autre versant, transition entre la nature et la spiritualité, avec précisément la double possibilité de se plonger dans l'une ou de s'élever à l'autre. Sous cet aspect de pensée diligente, la perception morale est intenable : elle nous donne dans l'instant la conscience d'une alternative, elle appelle une option, non, comme on le croit, pour ou contre la moralité, car le moment strictement moral n'existe que dans

cette perception, mais entre la nature et l'esprit, disons même entre le temps et l'éternité, quand bien même celle-ci n'est pas expressément visée.

Si, au lieu de n'user de cet instant de dualité que pour avancer et trancher par l'action, nous faisons un retour sur nous-mêmes, il semble ou bien que nous soyons poussés par le mouvement complexe des représentations et des tendances, ou bien que nous nous trouvions dans l'indifférence d'un choix arbitraire. Mais c'est là se retrouver en deçà de la perception morale, alors qu'elle n'a de sens que pour nous conduire au delà. Désormais, l'alternative n'est plus entre deux réels, mais entre l'idéal et le réel, entre la liberté elle-même et la nature. C'est uniquement parce qu'on assimile l'aspiration à la force d'une tendance que l'on peut croire à une solution arbitraire ou mécanique d'un conflit de forces. Et le point exact de l'ambiguïté se détermine en ce que, vue par le bas, l'aspiration est en effet une force qui s'alimente à celles des tendances qu'elle dérive, mais, vue par le haut, elle est expressive de l'obligation, et c'est par là que la solution du conflit ou l'élimination pratique de l'équivoque échappe aux catégories de temporalité qu'on veut leur imposer : dans l'instant, une liberté arbitraire, dans la rétrospection des conditions antécédentes, une détermination nécessaire.

III. CRÉATION OU DÉCOUVERTE ? Est-ce se créer ou se découvrir que d'opter moralement ? Antinomie apparente bien révélatrice du caractère transcategoriel de l'ordre moral. Cet ordre établit un rapport entre l'homme du temps et l'homme de l'éternité, de sorte que ne pouvant nous représenter l'action que dans son rapport au temps, il nous semble tantôt que notre acte, dans la mesure précisément où il dépasse les automatismes de surface, nous révèle à nous-mêmes en nos profondeurs de sentiments, tantôt qu'il nous fait progresser en ajoutant à nous-mêmes. Ou plutôt même, nous croyons tout à la fois qu'il présente l'un et l'autre carac-

tère, sans comprendre comment cette création nous découvre, ou cette découverte nous épanouit. Et nous ne pouvons faire mieux ici que comprendre pourquoi nous ne comprenons pas. C'est que l'un des deux termes du rapport échappe à toute représentation : nous avons bien le sentiment de la valeur supra-temporelle de l'option morale, mais non la vision de notre éternité. Nous avons raison de juger cette option créatrice, puisque en effet nous nous éternisons dans et par le temps, ce qui n'est jamais un choix indifférent ; et raison encore de juger que nous nous découvrons ainsi. Mais cette découverte est celle de notre être intemporel et non celle d'un être chronologiquement antécédent. L'illusion consiste ici à substituer à cette irreprésentable intemporalité un rebroussement spectaculaire vers le passé, qui nous fait croire que nous étions déjà ce que nous devenons, alors que nous devenons ce que nous sommes, nous créons temporellement notre être intemporel.

La difficulté ne tient pas seulement à cette invisible présence d'une éternité secrètement éprouvée cependant au cœur de l'acte moral ; mais à ce qu'il est également impossible soit d'absorber l'éternel dans le temporel, c'est-à-dire de le supprimer, soit d'éliminer de l'option toute considération de temps, comme si cette option s'accomplissait uniquement dans l'éternel. Il semble que, parce qu'on fait intervenir l'éternité, le temps ne compte plus, que tout se passe en dehors et au-dessus de lui, comme s'il n'était qu'un voile, laissant transparaître seulement ce qui s'accomplit sans lui. Il n'en est rien : nous optons pour ou contre lui, pour ou contre l'éternel ; il est donc constitutif de cette forme de liberté, en quoi consiste l'option qui ne serait pas sans lui. En dépit de l'invisibilité de l'éternité, il serait plus facile de comprendre un choix intemporel, dont le déroulement de notre vie dans le temps serait la manifestation. Nous croyons au contraire que le temps n'est pas seulement une sorte d'écran tel que notre passage par le temps ne fait rien à l'affaire ; nous croyons qu'il a une fonction d'éternisation dans l'acte même qui nous fait opter pour ou contre lui. De sorte qu'au total, ce qui échappe au représentable, ce n'est pas seulement

l'éternité, c'est encore l'action du temps dans l'éternité. Et il n'y a qu'un seul secret, dont on voit bien le lieu, sans qu'il y ait espoir de le pénétrer.

IV. POUVOIR OU VOULOIR ? La même perception qui peut s'interpréter comme idée ou fait, obligation ou aspiration, liberté ou nécessité, création ou découverte, éternité ou temporalité, peut encore se juger alternativement comme vouloir qui procède de notre pouvoir ou comme pouvoir qui exprime et fixe notre vouloir. Nous voyons cette connexion soit de bas en haut, soit de haut en bas, du réel à l'idéal ou de l'idéal au réel. Selon la première interprétation, nous ne voulons ou décidons que parce que nous sommes riches en pouvoirs, et notre volition n'est que le consentement à l'un de ces pouvoirs. Selon l'autre interprétation, comme nous ne savons ce que nous pouvons qu'autant que nous voulons, il s'ensuit que la conscience de nos pouvoirs n'est que le souvenir de nos vouloirs, en définitive l'idée qui tombe au réel, l'acte qui se fixe dans le fait. Et il est vrai simultanément que nous tirons notre pouvoir de notre vouloir, mais aussi notre vouloir de l'élection de nos possibilités concrètes, sans que jamais, à cause de cette dualité même d'interprétations, l'une des deux notions cède devant l'autre, ou soit réductible à l'autre : nous ne cessons de nous opposer nous-mêmes à nous-mêmes, nous pensons que notre acte sélectionne au sein d'un réel qui le déborde et qui par lui se transforme : perspective de temporalité, l'idéal émerge du réel, illusion déterministe. Ou bien, perspective d'éternité : l'idéal se dégrade en réel, illusion d'une liberté purement créatrice et sans donné. La vérité, qui dépasse notre vision, consiste ici à ne pas trancher puisque nous ne pouvons nous voir à la fois dans le temps et dans l'éternité, et que c'est là cependant que nous nous situons par l'action morale. On retrouve toujours la même mortifiante impossibilité d'exprimer en spectacle ce qu'il faut agir et ce qui ne se réalise qu'en agissant.

Je ne crée pas absolument, irrationnellement mon ciel ou

mon enfer. Je ne les porte pas non plus virtuellement ou tragiquement en moi, comme si l'éternel était du passé. Il faut seulement reconnaître que le consentement à l'amour qui nous porte est, dans l'ordre même de ce mouvement et de son épanouissement terminal, rationnel. Tandis que le refus d'aimer est irrationnel : la régression analytique de cause en cause, la détermination psychologique et historique, d'ailleurs obscure et incertaine, tente de satisfaire un besoin d'expliquer. Et elle trouve bien quelques éléments d'explication selon l'événement interne ou externe mais elle demeure radicalement impuissante à faire comprendre, selon l'essence, l'acte mauvais en sa finalité inversée. Il y aurait certes, à prolonger bien au delà de ce que nous en esquissons la dialectique tragique du pouvoir et du vouloir. Mais peut-être un approfondissement de nos jugements à cet égard et de leur entrelac excède-t-il les capacités de l'analyse.

Jacques PALIARD (Aix-en-Provence).